

## RECETTES AGRICOLES.

Les deux recettes qui suivent ont été expérimentées bien des fois, et toujours avec le plus grand succès. Nous les avons déjà conseillées nous-mêmes et les personnes qui en ont fait usage n'ont eu qu'à s'en féliciter.

## Soins à donner aux moutons après la tonte.

Aussitôt après la tonte des moutons frottez-les avec le mélange suivant : Pour quinze moutons prenez une chopine et demie d'huile de morue ou autre huile à éclairer, mêlez y un quarton de soufre et enduisez vos moutons. Il n'est pas nécessaire de les couvrir entièrement de ce mélange, il suffit de faire des bandes de deux pouces de largeur sur la longueur du mouton, et distantes les unes des autres d'un pouce. Il faut éviter d'en mettre sur le pis des brebis. Voici quel devra être le résultat de votre opération : Les poux, si vos moutons en ont, disparaîtront entièrement, les œufs de ces poux déjà déposés sur la peau seront entièrement détruits, toutes les matières étrangères qui encrassent la peau seront enlevées pour faire place à la plus grande propreté. De plus la laine poussera plus abondante et plus fine. Trois à quatre jours après cette opération, lavez ces moutons avec de l'eau salée et évitez qu'ils prennent du froid. Pendant ces trois à quatre jours qui s'écoulent entre la première opération et la seconde, il est plus prudent de ne pas les mettre au soleil.

## Destruction des poux et des vers chez les bêtes à cornes.

Il arrive fréquemment que des vers blancs qui, plus tard deviennent de véritables chenilles, s'introduisent dans la peau des bêtes à cornes, au-dessus de l'épine dorsale. Ces insectes causent beaucoup de mal aux animaux qu'ils visitent : leur frot perdre leur embonpoint, les font maigrir excessivement et souvent peuvent même leur donner la mort, si on néglige de les détruire. Vous éviterez ces mauvaises conséquences si vous employez le remède suivant : Prenez de l'huile d'éclairage, comme dans le cas précédent, faites-la chauffer jusqu'à ce qu'elle soit prête à bouillir, alors servez-vous en avec la main, ou un morceau d'étoffe ; frottez fortement les endroits affectés ; au bout de deux à trois jours lavez les parties enduites avec de la saumure et c'en sera fait de ces ennemis de nos animaux. Le même procédé peut être employé pour détruire les poux et les insectes de toutes espèces qui s'attachent à faire la guerre aux animaux et même aux personnes ; mais dans ce dernier cas on ne devrait pas se servir d'huile chauffée.

## VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ  
A LA GUYANE FRANÇAISE.

Et elle alla avec un gros soupir déposer son livre de messe à la place accoutumée.

— Oh ! le vilain ! s'écria-t-elle en se retournant rouge de plaisir, oh ! le vilain ! qui m'a trompée.

Elle tenait à la main une lettre à mon adresse avec un beau cachet de cire verte. C'était la première que je recevais, et elle venait de mon cher André. Nous la lûmes à haute voix et avec force commentaires ; de la journée il ne fut plus question que de la lettre qui, remise précieusement sous son enveloppe, fut soigneusement placée dans le bahut. Chaque quinzaine, à pareil jour, André continua à nous écrire. Enfin, le mois d'août arriva, et nous fûmes de nouveau réunis ; mais alors c'était déjà un savant, il avait remporté deux prix, et parlait d'entrer dans une école militaire. Plus modeste dans mes desirs, je n'avais alors d'autre ambition que de rester auprès de mes parents adoptifs.

J'avais déjà treize ans lorsque je fis ma première communion ; je savais alors lire et compter très-passablement, et j'aurais pu réciter à rebours mon catéchisme, depuis la dernière page jusqu'à

la première. Combien mon âme était pure à cette époque ! je croyais en Dieu fermement et je l'aimais du fond de mon cœur. Aussi, ce fut avec un grand recueillement que je me préparai à le recevoir. Au moment où, si loin de la France, j'écrivais ces lignes, je conserve encore l'image commémorative que le curé donna à chacun de nous en cette occasion. Cette grande et touchante cérémonie fut pour moi la transition de l'enfance à la jeunesse. Le lendemain du jour de Pâques, mon père, qui depuis quelques mois avait cessé de me traiter en enfant, me fit venir en présence de ma mère.

— Pierre, me dit-il, aujourd'hui tu es un homme et j'ai à te parler sérieusement : nous t'avons jusqu'à présent regardé comme un fils, et nous nous engageons à te traiter toujours comme tel ; mais il est juste que tu commences à travailler pour nous. Tu sais lire, écrire et compter, c'est toi qui seras chargé de tenir notre livre de dépenses, et tu t'occuperas du jardin avec ta mère ; dans un an ou deux, si tu fais bien, je te prendrai avec moi pour les oliviers et les garances. Je ne puis pas te faire riche ; mais si tu nous écoutes, tu deviendras un bon et honnête fermier, et peut-être un jour pourras-tu avoir une ferme à toi. Crains Dieu, honore tes parents, fuis les mauvaises compagnies, ne désire pas ce que tu ne peux pas posséder justement, et tu seras heureux.

Je promis en pleurant de me souvenir de ces conseils.

— Que Dieu te bénisse comme nous te bénissons, ajouta-t-il en posant la main sur ma tête. — Que la Vierge te protège et te bénisse, dit ma mère en me passant au cou une petite médaille.

A partir de ce jour, j'entrai sérieusement dans la vie, et les années qui suivirent s'écoulèrent rapidement dans le calme et dans le bonheur. André s'engagea dans un régiment ; nos parents n'avaient pas de quoi payer son école : il y renonça bravement. C'était un beau jeune homme, pas grand, mais fort, leste et hardi. Il choisit pour arme le régiment des chasseurs de Vincennes dont le dépôt se trouvait alors à Draguignan. Un an après il vint passer quinze jours avec nous ; il était déjà corporal et partait pour la guerre d'Afrique. Je ne l'ai revu depuis que dans une bien triste circonstance. George est marié. Louis dirige maintenant la ferme où s'est écoulée notre enfance. Comme me l'avait prédit mon père, je devins un excellent ouvrier, et ma réputation de bon travailleur me valut souvent des offres avantageuses, que je refusais tant que mes deux frères furent incapables de me remplacer. Mais ensuite, je ne voulus plus être à leur charge : je n'avais aucun droit de partager le modeste héritage de ceux qui me regardaient comme leur frère. Dieu m'avait donné la force et la santé, le plus précieux capital d'un ouvrier. Bien décidé à partir, j'allai consulter le bon curé qui, alors âgé de quatre-vingts ans, était resté pour moi le guide le plus affectueux. Je lui fis part de ma résolution ; il l'approuva, tout en m'exhortant à ne pas me hâter et à attendre une occasion favorable.

Elle ne tarda pas à se présenter. Un riche spéculateur venait d'acheter, le long de la rivière du Var, un vaste terrain marécageux qu'il voulait drainer pour y cultiver la garance et le mûrier. Cette exploitation n'était, disait-on, qu'à trois lieues de la maison et nécessitait un grand nombre d'ouvriers. On lui parla de moi avec éloge ; il vint à la ferme sous prétexte de visiter nos plantations, me conduisit à l'écart et me dit le véritable motif qui l'avait amené ; il me dépeignit les avantages nombreux que j'aurais si je voulais m'attacher à son service, me proposant, outre une bonne rétribution, une part des profits éventuels. A la première vue, cet homme ne me déplut pas ; il était petit et replet, sanglé dans son habit bleu, avait les cheveux rouges coupés en brosse, et de petits yeux brillants de malignité ; malgré cela, l'expression de son visage ne manquait pas de douceur, et si sa voix était rude, ses paroles étaient pleines de bonté. En un mot, c'était tout le portrait du bourru bienfaisant.

J'aurais désiré réfléchir, et je lui demandai deux jours.

— C'est une offre d'or, me dit-il, j'ai déjà reçu plus de vingt demandes ; c'est à prendre ou à laisser ; puis-je ou non compter sur vous ?

Il me prêcha si bien que j'acceptai.

— A demain, me dit-il, j'ai votre parole, je vous attendrai au village à quatre heures du soir.

Je rentrai le cœur gros ; ma mère était au jardin.

— Qu'as-tu donc, Pierre ? me dit-elle ; es-tu malade ?

— Non, mère, je vous remercie.